



**SERMOISE SUR LOIRE  
à ses enfants  
MORTS POUR LA  
FRANCE**



**PREMIÈRE GUERRE MONDIALE**

**1914 - 1918**

# 1914

## Jules PRIOUX – 20 août 1914

Jules PRIOUX est originaire de Livry à l'époque commune de Saint Pierre le Moutier (Nièvre), où il est venu au monde le 26 janvier 1891.

Il est incorporé sous le numéro 4777 au 95<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie et envoyé dès le début des hostilités au front.

Le 19 août 1914, le régiment est affecté à la défense de Sarrebourg, en Moselle. L'ordre d'opération pour le lendemain 20 août indique la reprise de l'offensive dès le point du jour, sur toute la largeur du front. Toutes les unités sont concernées, y compris une compagnie du Génie, à la disposition du Lieutenant-Colonel à la mairie. Le régiment doit battre en retraite devant un ennemi supérieur en nombre. Malgré une défense héroïque, la ville de Sarrebourg doit être évacuée. Le régiment aura payé un lourd tribut au cours de cette journée. Un officier et trente-trois sous-officiers, caporaux et soldats seront tués, parmi lesquels Jules PRIOUX. Les blessés sont également nombreux : 8 officiers et 331 sous-officiers, caporaux et soldats. Enfin, la triste liste s'allonge avec l'annonce de 702 sous-officiers, caporaux et soldats disparus. Les prisonniers sont également nombreux, parmi eux la totalité du service médical... Le régiment, épuisé, se replie sur Lorquin.

Le 14 juin 1915, soit près d'un an après le décès, le maire de Sermoise a reçu la copie d'un avis de décès transmis par le Ministère de la Guerre au Bureau de la comptabilité du 95<sup>ème</sup> RI. Il est indiqué sur cet avis qu'il n'a pas à être transmis aux membres de la famille. Mais il est demandé au maire de prévenir les parents, « *avec tous les ménagements désirables et toutes les précautions pour que les intéressés n'apprennent pas brusquement la douloureuse nouvelle* ».

Le maire est prié de présenter à la famille « *les condoléances de Monsieur le Ministre de la Guerre* » et de faire connaître au chef du bureau de la comptabilité du 95<sup>ème</sup> la date à laquelle il aura accompli sa mission. Joseph Prioux et son épouse Célestine née Robert, tenaient une auberge à la Jonction. On trouve également dans les archives un courrier de la Croix Rouge, agence des prisonniers de guerre, en date du 30 octobre 1915. Dans cette lettre, la Croix Rouge informe le maire qu'elle répond à la demande de la famille concernant le soldat Prioux, que celui-ci est décédé, et qu'il appartient au maire de juger s'il doit juste transmettre cette lettre par la poste ou faire lui-même la démarche pour informer les parents du deuil qui les frappe.

Les archives municipales contiennent également une lettre émouvante de la veuve du soldat PRIOUX, par laquelle elle répond au garde champêtre qui avait dû la contacter pour savoir si elle souhaitait faire rapatrier le corps. La veuve indique dans ce courrier que ce serait son plus grand désir de faire revenir son mari mais qu'elle ne sait malheureusement pas où il est enterré. Les seuls renseignements en sa possession sont qu'il est « *décédé en Allemagne* », et que son lieu de sépulture est inconnu... En mars 1919, un dossier est constitué au nom de Jules PRIOUX pour lui faire obtenir « *une récompense* », en application du décret du 1<sup>er</sup> octobre 1918. Le maire est chargé de faire parvenir au commandant du 95<sup>ème</sup> RI tous les témoignages possibles sur les circonstances de sa mort. On ne sait si la démarche a abouti...

## Emile RIGAUD – 20 août 1914

Emile RIGAUD est originaire de Luthenay Uxeloup, où il est né le 21 mai 1892. A tout juste 22 ans, il est incorporé au 85<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie dès le début des hostilités.

Le 20 août, la 16<sup>ème</sup> division dont dépend le 85<sup>ème</sup> régiment, reçoit l'ordre d'attaque sur divers objectifs à proximité de Sarrebourg. Les combats de la veille ont été très violents et ont causé de nombreuses pertes. Les ponts de [Oberstinzel](#) et Gosselming constituent des objectifs importants. Le 85<sup>ème</sup> RI est disposé à Petit Eich. Son objectif est Reding, connu sous le nom de cote 316. Diverses liaisons sont prévues avec le 95<sup>ème</sup> positionné sur Sarrebourg et Grand Eich et avec le 13<sup>ème</sup> corps d'armée. La 16<sup>ème</sup> division d'artillerie doit apporter son appui lors des attaques, depuis l'est de Sarrebourg où elle est positionnée.

Le jour se lève, éclairant petit à petit la position ennemie, impressionnante. Reding est entouré de défenses, avec en arrière une batterie de campagne, à proximité immédiate des maisons. Les soldats devinent plus qu'ils ne les voient des tranchées enterrées dans les pentes de la colline. La lisière des bois du Wustholz laisse deviner des mouvements incessants, avec parfois l'apparition furtive de cavaliers.

Dès 5h30, les troupes se mettent en mouvement. Une partie suit le lit du ruisseau, à couvert. Cette unité arrive au village, occupé par les allemands durant la nuit mais évacué depuis. D'autres unités arrivent par le même chemin. L'artillerie ouvre le feu, déclenchant la riposte de l'ennemi, en direction notamment du rideau d'arbres qui longe le ruisseau, générant les premières pertes de la journée. Des fractions des diverses unités font mouvement au nord et au sud, rétablissant ainsi la situation telle qu'elle était la veille en fin d'après-midi.

Le colonel doit rassembler son régiment à Petit Eich. La 8<sup>ème</sup> compagnie, une partie de la 5<sup>ème</sup> et de la 6<sup>ème</sup> se dirigent vers le village mais sont prises à partie par l'artillerie allemande et subissent des pertes. Empruntant le lit du ruisseau, la 12<sup>ème</sup> compagnie part de Bühl et rejoint Petit Eich sans encombre. Les diverses compagnies arrivent successivement au point de ralliement prévu. Par contre, le 13<sup>ème</sup> corps ne donne toujours pas de nouvelle, ce qui suscite l'inquiétude du colonel pour maintenir la droite de son dispositif. Il demande d'urgence le renfort des 2 compagnies basées sur la Sarre. Le drapeau est renvoyé à Sarrebourg.

A 8h00, deux ordres émanant de la Brigade et de la Division parviennent successivement. Ces ordres sont contradictoires, le premier ordonnant de tenir Sarrebourg et le second, offensif celui-là, confirmant les attaques sur les objectifs fixés le matin : Reding et Eick. Au même moment éclate une très violente fusillade sur Petit Eich. L'attaque ennemie se produit par le nord et l'est mais est vite enrayée. La droite du dispositif reste affaiblie, les pertes, surtout en cadres, sont sensibles.

A 8H45, une information arrive selon laquelle une compagnie du 16<sup>ème</sup> RI se porte sur Bühl pour rallier la 16<sup>ème</sup> division et protéger sa droite, le reste du dispositif étant occupé par diverses troupes françaises.

Un duel d'artillerie s'engage avec une batterie allemande située en lisière du bois du Wustholz. L'infanterie ennemie débouche de ce bois tandis qu'une force importante arrive de l'est de Reding et marche vers Petit Eich. Les allemands descendent les pentes de la colline en courant, précédés par des essaims de tirailleurs.

Des bombardements très violents accompagnent cet assaut sur Eick, Bühl, La Maladrerie et Sarrebourg. Un combat d'une intensité et d'une violence considérable s'engage.

Les français doivent décrocher du village de Petit Eick, dont les maisons brûlent sous l'effet du bombardement. Ces combattants tentent en vain de rejoindre La Maladrerie mais en sont empêchés par le feu ennemi et la perte de presque tous les cadres. Le repli se scinde alors en deux directions, vers Sarrebourg avec le 95<sup>ème</sup> et vers Bühl avec les restes du 85<sup>ème</sup>, qui reçoit alors l'ordre d'organiser un centre de résistance sur la cote 312. La 9<sup>ème</sup> compagnie doit sauver le drapeau, mais le colonel la dirige par erreur sur Bühl.

En fin de matinée, le centre de résistance est formé sur la cote 312. L'artillerie allemande ne cesse de harceler le terrain. Les réponses françaises sont faibles, par manque de munitions. L'ordre de repli sur Imling est donné en début d'après-midi. Divers mouvements ont lieu sous les obus ennemis qui pilonnent la route de Strasbourg et la crête de Bébing.

A 16H00, ordre est donné au régiment de rejoindre Lorquin, après avoir dû tenir les passages du canal de Xouaxange. En fin de soirée, le colonel, soigné après sa blessure au pied, fait l'appel des unités et salue le drapeau. Une bonne partie du régiment cantonne à Lorquin, avec le 95<sup>ème</sup> et l'Etat Major de la Division.

Le rédacteur du journal de marche et des opérations conclut le récit de ces deux journées des 19 et 20 août 1914 par des mots qui résument très bien la situation et traduisent le désarroi, face à tant de difficultés pour aboutir à un repli : *« Ces deux journées de combat ont été particulièrement dures (chaleur étouffante, attaques incessantes, pertes considérables, dues en particulier à ce que l'on évolue sur un terrain admirablement repéré, véritable champ de tir de l'artillerie allemande ; en plus, disparition des 2/3 des cadres, tués, blessés ou disparus, inattendu de la retraite, etc... »*.

Le bilan de ces 2 journées atteste à lui seul de la violence des engagements :

- 45 tués,
- 273 blessés,
- 645 disparus.

Emile RIGAUD figure parmi ces derniers.

Le maire de Sermoise a reçu le 5 février 1915 un Avis de Disparition concernant Emile RIGAUD. Il est indiqué sur le document émanant de la 31<sup>ème</sup> Brigade de la 16<sup>ème</sup> Division du 8<sup>ème</sup> Corps d'Armée que ce militaire a disparu le 20 août 1914 à Sarrebourg (Lorraine), « Présumé prisonnier ».

Il sera reconnu par la suite « Mort pour la France », disparu au cours d'un combat, le 20 août 1914.

### **Jean-Baptiste GIRAUD – 4 octobre 1914**

Jean-Baptiste GIRAUD est né le 28 mars 1887 à LUTHENAY-UXELOUP. Il était domicilié avant la mobilisation au Peuplier seul, à Sermoise.

Affecté au 13<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie, il trouvera la mort peu après le début des hostilités, le 4 octobre 1914, à LEROUVILLE, dans la MEUSE. Il succombera à ses blessures, reçues à l'occasion des forts combats du début de la guerre.

## François RANVIER – 10 novembre 1914

François RANVIER a 36 ans lorsque la guerre est déclarée. Né le 11 février 1878 à Mars sur Allier (Nièvre), il est incorporé au 160<sup>ème</sup> régiment d'infanterie sous le numéro matricule 6695.

Il est avec ses camarades dans le secteur de Saint Eloi, en Belgique, le 8 novembre 1914. Le régiment, aux ordres du Général Vidal, met en état de défense une zone comprise entre Voormezele et Saint Eloi, non loin de la frontière française, au nord de Roubaix.

Le 9 novembre, le régiment relève les bataillons de chasseurs situés à la droite du dispositif. Au début de l'après-midi, le 31<sup>ème</sup> Chasseurs reçoit l'appui de 3 compagnies pour consolider ses positions, en train de céder. Ce soutien permet de porter en avant la ligne française, à 50 mètres de la ferme Eekhof.

A 16h00, le quartier général informe le colonel que les lignes cèdent. Avec la 7<sup>ème</sup> compagnie, il se porte au sud-est de Saint Eloi, où il constate un trou de près de 300 mètres dans les lignes tenues jusqu'alors par son régiment. Il arrive tant bien que mal à colmater la brèche. La situation restera en l'état jusqu'au lendemain mais, face à une nouvelle attaque allemande, le front cédera. Les pertes sont terribles et les différentes compagnies, plus ou moins décimées se regroupent. Le colonel demande des renforts, mais avant même que ceux-ci n'arrivent, les deux compagnies du 160<sup>ème</sup> et du 69<sup>ème</sup> sont enveloppées par l'ennemi et anéanties. Toutefois, l'offensive allemande est enrayée, le 10 au soir. Le 11, de nouvelles pertes seront portées sur le journal de marche et des opérations.

Au total, dans ces opérations du 9 au 11 novembre 1914, on dénombrera 126 tués, 101 blessés et 773 disparus, tous grades confondus.

François RANVIER figure parmi ces braves « tués à l'ennemi ». La date précise de son décès n'a pu être établie ; elle se situe pendant une de ces 3 journées de combats acharnés.

Le maire de Sermoise a reçu son avis de décès établi par le régiment le 31 décembre 1914.

L'acte de décès officiel n'étant toujours pas parvenu à la mairie, le premier magistrat en fait la demande au service général des pensions du Ministère de la Guerre. Ce dernier répond par un courrier du 24 juin 1916 que « l'acte de décès de RANVIER, François, n'a pu être dressé ».

Il est alors expliqué dans la lettre que *« ce militaire (m'a) été signalé par un état de pertes parvenu le 12 décembre 1914, comme décédé du 9 au 11 novembre ; postérieurement, le 19 décembre 1914, un acte de disparition seul (m'est) parvenu au nom de ce soldat. Ce document n'infirme pas la nouvelle de sa mort, mais il a été rédigé pour qu'au moment d'établir l'acte de décès du soldat sus-nommé, les deux témoins de sa mort n'ont pas pu être retrouvés par suite des circonstances de guerre. Il n'est donc pas possible de régulariser quant à présent l'état-civil de RANVIER. »*

Il a fallu attendre un jugement déclaratif de décès transcrit le 10 mars 1920 sur les registres de la mairie de Sermoise pour enfin régulariser l'état-civil de François RANVIER. Sa date de décès a été fixée au 10 novembre 1914.

# 1915

## Jean CARRE – 3 janvier 1915

Jean CARRE, né le 27 novembre 1879, était marié à Anne PUZENAT, avec laquelle il demeurait à Plagny, commune de Sermoise.

Réserviste, il fut incorporé en tant que 2<sup>ème</sup> classe, à la 7<sup>ème</sup> compagnie du 168<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie, sous le n°14278. Il figurait au recrutement à Nevers sous le n°609.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1915, M. SIGNORET, Maire de Sermoise, recevait un télégramme du Médecin Major lui demandant d'informer la famille de Jean CARRE de sa "très grave" situation. Immédiatement alertée, l'épouse du soldat s'est rendue sans délai auprès de son mari, à l'hôpital Boutzen-Thouvenot d'Ecrouves, près de Toul en Meurthe et Moselle.

Mme CARRE est arrivée juste à temps pour s'entretenir avec son mari et l'embrasser une dernière fois, avant qu'il ne succombe, le 3 janvier 1915 à 16H00.

Les archives municipales recèlent deux avis de décès au nom de Jean CARRE. Le premier est daté du 21 décembre 1914 et le second, seul valable, du 3 janvier 1915. La confusion vient du décès d'un homonyme, que la mairie d'Ecrouves avait confondu avec le sermoisien.

Avec en mains l'acte de décès authentifié, le maire se posa une autre question qui figure dans le courrier qu'il adresse le 2 août 1915 au Commandant du Dépôt du 168<sup>ème</sup> RI à Sens. En effet, l'acte ne contenant aucune information relative aux conditions du décès de Jean CARRE, la mention "Mort pour la France" devait-elle ou non figurer en marge de la transcription sur les registres d'état-civil ?

La réponse arriva dès le 4 août 1915 : Jean CARRE est décédé des suites d'une maladie contractée à l'occasion du service, la mention "Mort pour la France" doit donc figurer en marge de son acte de décès. Le nom de Jean CARRE figure donc sur le Monument aux Morts de la commune. Au jour de son décès, le 3 janvier 1915, le journal de marche et des opérations de son régiment fait état de *"quelques coups de canon tirés vers 12H30, sur l'ouvrage et les abris en arrière"*...

## François PROVOST – 4 janvier 1915

François PROVOST a vu le jour à Saint Parize le Chatel (Nièvre) le 3 décembre 1883. Recruté à Nevers sous le numéro matricule 1719, il est affecté au 13<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie.

Il meurt des suites de ses blessures de guerre le 4 janvier 1915. Il était le fils de Etienne et Louise Solange Comte, et époux de Antoinette Bertrand.

Mort pour la France, son est inscrit sur le monument aux Morts de la commune.

## **Jean JOLLY – 21 mars 1915**

Jean Léon JOLY est originaire de Saint Sulpice (58) où il a vu le jour le 2 mai 1894.

Il est incorporé comme 2<sup>ème</sup> classe au 122<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie. Au mois de mars 1915, il se trouve dans la Marne, à Beauséjour. Le journal de marche et des opérations fait état d'une attaque le 21 mars à 9h30. La compagnie qui s'est portée en avant est arrivée à près de 50 mètres des tranchées allemandes où elle a creusé une tranchée capable d'abriter tous les hommes. L'occupation du terrain est organisée entre les différents bataillons et compagnies.

Il est fait état de la mort d'un lieutenant et de 7 hommes, 17 autres ayant été blessés.

Jean JOLLY a trouvé la mort au cours de ces opérations.

Le Préfet de la Nièvre a adressé au maire de Sermoise le 25 juillet 1918 le diplôme des « Morts pour la Patrie », à remettre aux membres de sa famille.

## **Louis RIVIERE – 9 avril 1915**

Louis RIVIERE est un sermoisien de souche, né le 28 juin 1878, de Nicolas et Pauline, née MARTIN.

Il est affecté au 168<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie, où il a le grade de Caporal.

Fin mars 1915, le régiment est au repos à Dieulouard et Jezainville, en Meurthe et Moselle, sur le site du Bois le Prestre.

Le quotidien est fait d'attaques, de contre-attaques, de bombardements et d'aménagement de tranchées et cantonnements.

Diverses attaques ont lieu, notamment le 5 avril, pour tenter d'enlever, sans succès, un blockhaus tenu par les allemands et fortement défendu.

Du 28 mars au 6 avril, le Journal de Marche et des Opérations fait état de la perte de 31 tués et 132 blessés. La présence massive de cadavres que les brancardiers régimentaires n'arrivent pas à évacuer rapidement agit sur le moral et la forme des troupes, fatiguées par les assauts et les bombardements.

Le 7 avril, le canon de 75 et les grenades empêchent l'ennemi de conforter ses positions et permet à la compagnie de gagner péniblement quelques mètres.

Le lendemain, la progression continue. Selon les compte-rendus, le moral reste tout de même bon.

Le 9 avril 1915, le régiment est au repos à Jezainville, sauf le 3<sup>ème</sup> bataillon qui est resté en ligne. C'est ce jour, dans la forêt du Bois le Prêtre, qu'est mort Louis RIVIERE, tué à l'ennemi.

## **Gabriel RIGAUD – 15 juin 1915**

Gabriel RIGAUD est né trois ans après son frère Emile, le 24 août 1895. Il est affecté au 37<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie.

Fin mai 1915, ce régiment occupe le village de Neuville, à l'est d'Arras. Après avoir consolidé les positions, les troupes sont relevées et se retirent sur Tilloy-lès-Mofflaines pour cantonner.

Le régiment est assez durement éprouvé. Dans les combats qu'il a menés entre le 9 et le 27 mai, il a perdu 13 officiers, 16 autres ayant été blessés. On dénombre également une perte totale 1.049 hommes, tués, blessés ou disparus. Le régiment reste en réserve du Corps d'Armée les 4 premiers jours de juin.

Le 5 juin, le 2<sup>ème</sup> bataillon reçoit pour ordre d'occuper les boyaux de l'Elbe et du Chemin Creux et prend position en première ligne, au sud du cimetière de Neuville. Durant les journées suivantes, des travaux sont entrepris pour creuser de nouvelles tranchées et conforter les positions.

Le 8 juin, le 1<sup>er</sup> bataillon, qui était resté à Tilloy, doit faire mouvement vers Haute Avesnes, au nord-est d'Arras.

Durant toutes les journées qui suivent, les mêmes dispositions sont reconduites : les soldats continuent les travaux d'aménagement des tranchées dans le secteur, sous le bombardement violent des allemands.

Le 11 juin, le 1<sup>er</sup> bataillon quitte Haute Avesnes pour rejoindre le secteur d'affectation du régiment, entre la Chaussée Brunehaut et la route de Béthune à Arras, en première ligne face à l'ennemi.

Gabriel RIGAUD trouvera la mort le 15 juin, à Neuville Saint Vaast, il n'avait pas encore 20 ans. Il est indiqué sur son acte de décès que la réalité du décès a dû être constatée par témoin, l'officier d'état civil n'ayant pu se transporter auprès de la personne décédée pour constater par lui-même.

Le constat a donc été opéré par Charles Joseph Naéguélé, lieutenant au 37<sup>ème</sup> RI, faisant office d'officier d'état civil, sur la foi du témoignage de Louis Faure, aspirant et Jules Mourey, caporal, tous deux âgés de 21 ans...

L'acte de décès dressé dans ces conditions le 22 juin 1915 indique que Gabriel RIGAUD est décédé le 15 juin à 18 heures, sur le champ de bataille. Sur l'avis de décès reçu en mairie et daté du 13 décembre 1915, il est indiqué que le soldat RIGAUD Gabriel est tombé au Champ d'Honneur entre le 6 et le 19 juin 1915, au cours des combats autour d'Arras.

Jean RIGAUD et son épouse Jeanne née GAUDRY ont donc perdu, en une année, leurs deux fils, Morts pour la Patrie.

## Etienne LARDREAU – 25 septembre 1915

Etienne LARDREAU est un enfant de la Nièvre, né à Saxi Bourdon le 31 Janvier 1875. Il est enregistré au bureau de recrutement de Nevers sous le numéro matricule 1372, de la classe 1895. Il est marié et a 2 enfants. Il exploite une ferme à Chevenon lorsqu'il est mobilisé.

Il est affecté au 23<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie Coloniale où il est incorporé sous le numéro 014936, à la 5<sup>ème</sup> Brigade Coloniale du 1<sup>er</sup> Corps d'Armée Coloniale, en qualité de soldat de 2<sup>ème</sup> classe.

Ce régiment est en casernement à Paris en 1914. Puis, en 1915, le régiment est réorganisé en 3 Bataillons. Etienne LARDREAU se retrouve affecté à la 3<sup>ème</sup> Division Coloniale.

En février de cette même année, le régiment est positionné au Nord de Massiges, au bois d'Hauzy, jusqu'en mai. Un mouvement le fait se déplacer sur l'Aisne en juin, puis sur Berneuil, Le Touvent, la Forêt de l'Aigue puis l'Artois en juillet, dans le secteur de Doullens. Il revient ensuite sur la Marne, à Massiges.

Le 25 septembre 1915 est la date retenue pour le déclenchement de l'offensive entre la vallée de la Suippe et la lisière ouest de la forêt d'Argonne, qui allait entrer dans l'Histoire sous le nom de Bataille de Champagne.

Le général Joffre prépara pendant 3 mois cette offensive qu'il considérait comme l'opération principale de 1915. L'objectif était de rompre la ligne de front ennemie et de repousser le reste des troupes le plus loin possible.

Dès le 22 septembre, l'artillerie prépare le terrain en écrasant tranchées, abris, boyaux et défenses de l'ennemi qui se trouve désarmé par l'intensité du feu.

Le 23, les points de départ sont aménagés tandis que l'artillerie pilonne toujours les lignes adverses. Il a été dénombré près de 3.600 projectiles à l'heure !

Le 24, les troupes se préparent « *avec entrain* » à l'attaque. Le champ de bataille s'étend sur 25 kilomètres. Plusieurs des sites de cette région, jusqu'alors inconnus, allaient acquérir une renommée internationale du fait des combats qu'ils allaient abriter : la ferme de Navarin, l'Epine de Vedegrange, Le Trou Bricot, la Main de Massiges...

Le 25 septembre, l'heure H pour l'assaut est fixée à 9h15.

Le 23<sup>ème</sup> Régiment Colonial est installé à la Main de Massiges, sur la cote 191. Cette position, qui a supporté déjà tant de combats au début de l'année, est défendue côté allemand par l'élite des troupes du Kronprinz, qui avaient reçu l'ordre de tenir « coûte que coûte ».

La 2<sup>ème</sup> Division Coloniale, avec à sa tête le Général MARCHAND se rue avec le plus magnifique entrain sur les pentes du promontoire. L'engagement sous le feu terrible de l'ennemi est très violent.

Malgré cette résistance, la division atteint les tranchées ennemies où le combat se poursuit à la grenade. Les « marsouins » s'avancent de plus en plus dans le camp ennemi. A aucun moment le régiment ne songe à ralentir son élan.

Sur un autre saillant de la Main de Massiges, c'est en chantant la Marseillaise que les hommes se ruent sur le terrain. Le Général MARCHAND est grièvement blessé à la tête de ses troupes. Jusqu'au bout, la 2<sup>ème</sup> Division Coloniale a gardé le même mordant et la même cohésion, ce qui lui a valu sa citation à l'ordre de l'Armée. Le soir, grâce au courage et l'héroïsme de ces hommes, la Main de Massiges est sous domination française.

C'est au cours de cette attaque qu'Etienne LARDREAU et nombre de ses camarades ont trouvé la mort.

Sa veuve, Marie Alice Provost, s'est installée en 1917 avec ses parents à la ferme de Bussou. C'est là qu'elle reçut en 1921 le maire de Sermoise, qui avait été informé par un courrier du Ministère des Pensions que l'autorisation d'exhumation du corps pour le rapatrier au cimetière de Sermoise avait été accordée. Un laissez-passer fut donc accordé à Mme Lardreau qui put ainsi aller à Massiges récupérer le corps de son mari, accompagnée de sa belle-sœur. On ne sait comment a été réalisé le transport car le document délivré à la veuve précise qu'elle est autorisée à transporter le corps « *sans emprunter la voie ferrée* ».

### **Louis Jean Baptiste MARTIN – 9 octobre 1915**

Louis Jean Baptiste Paul MARTIN est né à Saint Pierre le Moutier le 2 juin 1894.

Il est affecté au 125<sup>ème</sup> régiment d'infanterie avec le grade de sous-lieutenant sous le matricule 11681.

Il est gravement blessé lors d'une offensive et décède le 9 octobre 1915 à Noeux les Mines dans le Pas-de-Calais.

Un jugement sera rendu le 28 décembre 1918 par le tribunal de la Seine, transcrit le 30 décembre 1918 à la mairie du 20ème arrondissement de Paris, lui octroyant la mention Mort pour la France.

# 1916

## Alexis CHAPELIN

Alexis CHAPELIN est né le 20 juillet 1878 à Sermoise. Veuf de Alice ARNAUD, il s'était remarié avec Annette VINCENT, avec laquelle il s'était installé dans la commune.

A la déclaration de guerre le 3 août 1914, il rejoint la 9<sup>ème</sup> compagnie du 45<sup>ème</sup> Bataillon de Chasseurs à Pied, sous le matricule 752.

Ce bataillon est fortement impliqué dans les combats. En témoignent les nombreuses citations qui émaillent le journal de marche et des opérations. Pour la journée du 19 mars 1916, pas moins de 4 citations, à l'ordre de la Division, du Bataillon, du Corps d'Armée et de la Brigade sont mentionnées, attestant de la bravoure et de l'engagement des Chasseurs.

Pour cette journée, le chef de corps fait état d'échanges de tirs avec les allemands. Les Chasseurs ont reçu 150 obus, auxquels ils ont répondu par 46 torpilles de 58, 55 bombes, 32 grenades "tromblons", 21 grenades "Mathiot" et 50 obus de 75...

Le 20 mars, les bombardements réciproques ne cessent de harceler les forces en présence. Le canon de 75 finit par imposer le silence à l'ennemi.

Le 21 mars, harassés et éprouvés par ces journées d'intenses combats, les Chasseurs terminent leur repos dans l'abri de ½ section, à l'angle nord de la Demi-Lune. Il est 7h45 lorsque retentit une forte explosion, suivie d'un violent incendie.

Des Chasseurs ont pu fuir le brasier et donner l'alerte. L'enquête réalisée par la suite a confirmé leurs dires, selon lesquels l'explosion était due à la combustion spontanée d'une fusée signal, qui a enflammé d'autres fusées fixées au plafond de l'abri.

Plus d'une heure après l'explosion, la fumée ne s'est encore pas dissipée, empêchant les secours d'accéder au lieu de l'accident. Tout espoir étant désormais perdu, la décision est prise par le service de santé de fermer hermétiquement l'abri afin d'étouffer l'incendie. Ce n'est qu'à 21h00 que l'accès aux victimes a pu se réaliser. Les corps ont été remontés à la surface et l'examen médical a démontré leur mort par asphyxie. Parmi les victimes figurait Alexis CHAPELIN.

Le chef de corps a terminé son rapport sur cet accident, qui a fait au total 9 victimes, en notant que "les dégâts causés par l'incendie étaient peu importants...".

Le Maire de Sermoise a reçu le 7 avril 1916 un courrier du Chef du Bureau Spécial de Comptabilité du 5<sup>ème</sup> Bataillon de Chasseurs, lui demandant d'informer Mme CHAPELIN du décès de son époux. Le courrier, imprimé administratif type, se poursuit en priant le Maire de "présenter à la famille, les condoléances du Ministre de la Guerre", et se termine par une phrase soulignée, par laquelle il est demandé au Maire de faire connaître la date à laquelle sa mission aura "été accomplie".

Alexis CHAPELIN est "Mort pour la France".

## François MICHEL – 6 avril 1916

François MICHEL est né à Sermoise le 12 octobre 1876. A la déclaration de guerre, il est mobilisé comme nombre d'hommes de son âge et est affecté au 269<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie.

Ce régiment est en premières lignes durant les combats de 1916. Le journal de marche et des opérations retranscrit à partir du 1<sup>er</sup> avril 1916 la vie insupportable des soldats, dans l'enfer de Verdun.

Le 269<sup>ème</sup> subit des bombardements aériens incessants et violents, notamment sur les tranchées de Douaumont et Hauteville. Le 2 avril, c'est le contact avec l'ennemi.

Une habile manœuvre permet d'isoler les assaillants de leurs tranchées et de remporter une bataille importante.

La 21<sup>ème</sup> compagnie perd la moitié de son effectif et la 23<sup>ème</sup> les deux tiers.

Les allemands reprennent leur offensive et envahissent les tranchées françaises où ils ne trouvent que morts et blessés. La contre-offensive lancée par les français leur permet de reconquérir quelques mètres et quelques boyaux, avant d'être relevés.

Depuis qu'il est entré en ligne à Verdun le 20 mars 1916, le 269<sup>ème</sup> RI a perdu 17 officiers (dont 15 disparus), 74 gradés et soldats tués, 325 blessés et 350 disparus. Ils ne sont plus que 1.255 hommes lors de la relève du 4 avril.

François MICHEL est décédé le 6 avril, des suites de ses blessures reçues au combat, à l'Hôpital n°12 de Vadelaincourt.

Le journal de marche et des opérations est éloquent sur l'intensité des engagements de ces journées : *"Il (le 269<sup>ème</sup>) a supporté pendant 14 jours sans faiblir le plus effroyable bombardement qui ait eu lieu jusqu'à présent, et les efforts demandés à ses soldats exténués par 13 nuits consécutives sans sommeil ont été donnés avec dévouement et une bonne volonté admirables, gages de ce qu'ils continueront à faire une fois reposés et reconstitués".*

## Pierre PHILIPPE – 9 avril 1916

Pierre PHILIPPE est né le 22 février 1881 à Lucenay les Aix (Nièvre). Il était affecté au 109<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie.

Les seuls éléments connus le concernant proviennent des archives municipales, où l'on trouve un document envoyé par son régiment demandant au maire d'informer sa famille que ce soldat était gravement malade.

Un second document fait état de son décès, le 9 avril 1916 à l'hospice mixte de Chaumont, où il a succombé à sa maladie.

Il bénéficie de la mention « Mort pour la France » et son nom figure sur le monument Aux Morts de la commune.

## **Paul SIMONIN – 10 août 1916**

Paul SIMONIN est né à Challuy le 27 janvier 1889. Il est incorporé au 39<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie de Campagne où il occupe le poste de 2<sup>ème</sup> canonnier conducteur.

Le régiment est stationné à Hardecourt dans la Somme et prépare une attaque sur Maurepas, qui doit avoir lieu le 12 août 1916. Les jours précédents sont consacrés à la préparation de cette offensive à laquelle Paul SIMONIN ne participera pas, puisqu'il sera tué à l'ennemi le 10 août.

Son nom est inscrit sur le Monument Aux Morts de Sermoise.

## **Ernest LEMAIRE – 5 septembre 1916**

Né le 21 novembre 1886 à Paris, Ernest LEMAIRE épouse une dénommée BIDAULT, demeurant à la Chaume des Pendus, à Sermoise.

Affecté au 10<sup>ème</sup> Bataillon de Chasseurs à Pied, il se trouve le 4 septembre 1916 près du bois de Soyécourt, dans la Somme. Une offensive de la 85<sup>ème</sup> brigade permet à la troupe d'occuper en fin de journée un front assez large face à Soyécourt.

Pour la journée du 5 septembre, la 86<sup>ème</sup> brigade avait pour mission d'organiser le terrain conquis la veille. La 85<sup>ème</sup> brigade reçoit l'ordre d'attaquer à l'heure H, fixée à 15h00, pour d'une part atteindre complètement la partie de son deuxième objectif dont les coordonnées lui ont été communiquées et d'autre part progresser le long de la rivière, au sud ouest du part de Démécourt. Le 10<sup>ème</sup> bataillon doit assurer la protection de son flan gauche, face au bois de Soyécourt, en occupant la ligne de défense vers le boyau appelé « Kreuz ». Il a également pour mission de courir sur sa gauche l'attaque du 3<sup>ème</sup> bataillon, entre la tranchée Siegfried et la tranchée en lisière du Bois de Démécourt.

Avant l'heure H, la 2<sup>ème</sup> compagnie du 10<sup>ème</sup> bataillon doit rejoindre la tranchée des mitrailleurs pour s'abriter, cette tranchée constituant sa parallèle de départ. A l'heure H, la 2<sup>ème</sup> compagnie marche sur son objectif : la tranchée Siegfried. Le génie doit pour sa part relier les points atteints par les diverses compagnies par une tranchée.

A 15h00, le mouvement se déclenche.

A 15h30, les objectifs assignés sont tous atteints sauf le point 90 que la 2<sup>ème</sup> compagnie ne peut aborder, malgré la vaillance des chasseurs. En effet, cet objectif est sous le feu incessant, violent et nourri d'une batterie allemande dont les servants sont équipés et armés. Compte-tenu de la grande étendue du front, le chef de bataillon fractionne sa ligne en 3 groupements. Les diverses compagnies sont ravitaillées en grenades et en outils.

A 18h00, les capitaines rendent compte que l'artillerie tire trop court et occasionne de nombreuses pertes dans rangs français. Les fusées d'alerte lancées en grand nombre ne parviennent pas à obtenir l'allongement du tir. Peu après, le capitaine Gorget ne peut tenir face à l'artillerie ennemie et doit se reporter en arrière.

A 20h00, de très violents bombardements sur le bois de Soyécourt occasionnent des pertes à la 7<sup>ème</sup> compagnie du 149<sup>ème</sup> régiment. Aucune contre-attaque ennemie n'est relevée.

Au cours de cette journée, le régiment déplore 5 tués, dont Ernest LEMAIRE, 25 blessés et 2 disparus.

Le maire de Sermoise est informé de ce décès le 27 septembre 1916. Il est chargé d'informer « avec tous les ménagements nécessaires » la famille. Le 2 octobre 1916, un nouvel avis prévient le maire que le soldat de 2<sup>ème</sup> classe Ernest LEMAIRE a été inhumé au cimetière militaire de Fauconcourt.

Le 31 janvier 1922, la famille est informée que dans le cadre de l'aménagement des cimetières de guerre, la tombe d'Ernest LEMAIRE a dû être déplacée et qu'il repose désormais à LIHOUBANT/PERONNE, dans la Somme.

### **François JEAN – 9 septembre 1916**

François JEAN est né à Sermoise le 18 mai 1894. Il fait donc partie de la « classe 14 », celle qui allait sacrifier ses 20 ans au feu.

Incorporé au 1<sup>er</sup> Régiment de Tirailleurs Algériens, il est stationné dans l'Oise début septembre 1916. Le 2 de ce mois, le régiment est emmené en voiture à Cottency, dans la Somme, à 15 km d'Amiens. Puis, le 4, il rejoint toujours en automobile le camp des Célestins, via Boves, Villers, Bretonneux et Hamel. Du 6 au 9, le régiment prend position sur son secteur d'occupation au nord de la Somme. Il s'organise en creusant les tranchées nécessaires aux futurs déplacements liés aux combats. Toutes ces tranchées sont baptisées, souvent d'un nom très évocateur : tranchée du Petit Bois, tranchée des Cloportes, tranchée de la Pestilence...

François JEAN est avec ses camarades à environ 400 mètres des tranchées allemandes. Le journal de marche et d'opérations du régiment indique que le jour J pour l'attaque est fixé au 12 septembre.

François JEAN n'y participera pas puisque la mort l'aura fauché le 9 septembre, en milieu d'après-midi.

Les combats des jours suivants dans ce secteur de Bouchavesnes feront de très nombreuses victimes. Rien que pour le côté français, on déplore 40 officiers et plus de 1.350 sous-officiers et soldats tués.

François JEAN était surnommé « Cheutin ». Le maire de Sermoise a été informé de sa mort par un courrier du 1<sup>er</sup> Régiment de Zouaves à Alger en date du 14 février 1917. Il est « Mort pour la France ».

### **Jean GONNOT – 11 septembre 1916**

Jean GONNOT et son épouse Claudine TREUILLET demeuraient à Sermoise. Né le 27 juillet 1883 à Coulanges, dans l'Allier, Jean GONNOT est enregistré sous le matricule n°2481 à MONTLUCON. Il est affecté au 121<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie, à la 1<sup>ère</sup> Compagnie.

Le régiment est au contact de l'ennemi, en ce mois de septembre 1916, dans la Somme.

Après diverses attaques, il reçoit un ordre général le 8 septembre, lui prescrivant "de s'installer solidement sur les positions conquises, de façon à tenir l'ennemi sous la menace d'une attaque". Du 8 au 15 septembre, le régiment tiendra, jusqu'à sa relève. Jean GONNOT, lui, mourra sous les bombardements violents et continuels qui s'abattirent sur le "bois triangulaire", près de la main de Massiges, vers CHAULNES, le 11 septembre.

## **Gilbert LAURENT – 8 décembre 1916**

Gilbert LAURENT est né à Challuy (Nièvre) le 12 décembre 1883. Il est enregistré au bureau de recrutement de Nevers sous le numéro matricule 1749 de la classe 1903. Il épouse Annette RAPEAU le 3 novembre 1906. Il vit tranquillement avec son épouse et ses 3 enfants au Vieux Château, à Plagny, où il exerce la profession de journalier.

Lorsque la guerre éclate, il a tout juste 31 ans. Il est affecté au 213<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie où il est incorporé sous le numéro 013891, en qualité de soldat de 2<sup>ème</sup> classe.

Fin 1916, ce régiment est basé en Alsace. Son quotidien est celui de toutes les troupes affectées dans cette région à cette époque : patrouilles, sorties de tranchées, retour à l'arrière... Le 12 novembre, le groupe franc du 213<sup>ème</sup> RI fait un coup de main pour s'emparer d'un ouvrage allemand. La surprise alliée à un tir d'artillerie nourri apporte la victoire au régiment : l'ennemi a abandonné la place.

Les jours suivants, divers mouvements des compagnies se font dans la boue, le froid et le brouillard.

Le « Journal de Marches et des Opérations » fait état d'une patrouille allemande, vite signalée par une sentinelle. Elle rebrousse chemin rapidement. Des embuscades sont organisées, sans résultat.

A la date du 8 décembre, à 8h30, le même journal précise : « *pendant un exercice de lancement de grenades avec les mortiers Olasey, une pièce a éclaté, tuant 2 bombardiers et en blessant 2 autres dont un très grièvement* ».

Gilbert LAURENT figure parmi les victimes mais ne survivra pas à ses blessures. Il sera arraché à la vie 4 jours seulement avant son 33<sup>ème</sup> anniversaire.

Il est décoré de la Médaille Militaire et de la Croix de Guerre. Le choc subi par son épouse à l'annonce de sa mort fut si violent qu'elle en a perdu la vue. Elle demeurera toute sa vie au Vieux Château, à Plagny, où ses petits-enfants ont témoigné de son accueil chaleureux, dans une maison fort bien tenue, malgré sa cécité.

Gilbert LAURENT est inhumé au cimetière de Sermoise sur Loire. La plaque du Souvenir Français a été apposée sur sa tombe afin de la préserver à l'occasion d'une cérémonie le 27 mars 2010.

# 1917

## Louis JEAN – 17 avril 1917

Louis JEAN est né le 5 juillet 1896. Il faisait partie de ces enfants assistés placés dans des familles d'accueil. C'est à Saint Antoine, chez Mme Jacques NIGAUD qu'il a été recueilli.

Caporal au 332<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie, il se trouve le 15 avril 1917 dans l'Aisne, à Berry au Bac. Le lendemain, à 6 heures du matin, l'ordre d'assaut est donné. Les hommes se ruent hors des tranchées, vers l'avant. Dix minutes plus tard, ils sont cloués au sol par un violent mitraillage ennemi.

L'effet de surprise passé, les troupes reprennent leur marche en avant. Nouvel arrêt et première pertes constatées, notamment la mort du Commandant RIVALS.

Les troupes occupent des tranchées, face à l'ennemi, qui contre-attaque à 6h40.

Les français tentent de reprendre leur progression mais en vain. L'avance est définitivement stoppée.

Le bataillon de réserve PERRET rejoint les deux bataillons en première ligne et contribue à repousser une nouvelle contre-attaque allemande. Le lieutenant-colonel THERON est grièvement blessé de même que le capitaine adjoint et le lieutenant commandant le peloton.

La mitraille est incessante et les liaisons quasi impossibles.

Le Commandant PERRET prend le commandement du régiment à 9h30.

A midi, les sections de renfort prennent position sur une portion de terrain non encore occupée réalisant ainsi la jonction avec le 106<sup>ème</sup> Régiment.

La bataille fait rage toute la journée.

Les pertes font état de 22 sous-officiers et 348 hommes blessés et 17 sous-officiers et 134 hommes tués.

Les officiers sont 9 à avoir laissé leur vie dans cette opération tandis que 12 ont été blessés.

Louis JEAN a trouvé la mort lors des opérations de cette journée.

Dans l'avis envoyé au maire de Sermoise le 26 mars 1917, il est indiqué que Louis JEAN est « Mort pour la France » à Berry au Bac le 24 avril 1917. Un rectificatif a été adressé à la mairie le 27 juillet 1917, précisant que la Caporal Louis JEAN avait en fait trouvé la mort le 17 avril 1917.

Un nouveau courrier du 13 septembre 1919 priait le maire de Sermoise de porter à la connaissance de la famille du Caporal JEAN que son corps avait été exhumé de la fosse commune de Berry au Bac pour être transféré dans une tombe au cimetière militaire de cette ville.

## **Henri DOUILLY – 10 mai 1917**

Henri DOUILLY habitait Sermoise.

Né le 3 juin 1893, il est mobilisé dès le début de la guerre en 1914. Il est affecté à la 28<sup>ème</sup> batterie du 6<sup>ème</sup> groupe du 118<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie Lourde.

Brigadier, il remplit avec bravoure son devoir. Comme agent de liaison, il avait réussi à ravitailler sa batterie dans des circonstances particulièrement pénibles et périlleuses, ce qui lui a valu une citation à l'ordre de la Brigade et la Croix de Guerre.

Le journal de marche et des opérations fait état, le 9 mai 1917, d'une journée calme. Le 10 mai, divers tirs de réglage de l'ennemi sont dirigés contre la 28<sup>ème</sup> Batterie. Des obus à retard sont largués par avion en 2 vagues de 16h00 à 16h30 et de 18h00 à 19h30. Près d'une soixantaine de coups sont efficaces, 3 pièces sont retournées.

Sous les coups, une sape s'effondre provoquant l'ensevelissement de 30 hommes, dont 21 trouvent la mort à cette occasion.

Henri DOUILLY fait partie de ceux-ci. 512 obus auront été tirés dans la journée. Henri DOUILLY est décédé à Moronvillers dans la Marne. Il repose au cimetière de l'Espérance à Saint Hilaire le Grand (Marne), dernière rangée, n°10.

Lors du conseil municipal suivant l'annonce de sa mort, le Maire lui rendit un vibrant hommage, ainsi qu'à Maurice Stenac.

## **Jean FLORENT – 2 juillet 1917**

Jean FLORENT et son épouse Marie LARBAUD habitaient Sermoise lorsque la guerre éclata en 1914. Alors âgé de 41 ans, Jean FLORENT est appelé à rejoindre le 55<sup>ème</sup> Régiment Territorial d'Infanterie.

Il rallie Toulon sur mer, où il embarque sur le GALLIA, paquebot transatlantique réquisitionné en 1915 pour le transport de troupes. Transformé en croiseur auxiliaire, ce bâtiment vogue sur la Méditerranée pour l'Armée d'Orient.

Jean FLORENT fait partie des 2.050 passagers, dont 1.650 soldats français, qui montent à bord du GALLIA le 3 octobre 1916.

En fin de journée, le GALLIA appareille pour Salonique, en Grèce. Le commandant sait que la traversée est risquée, d'autant plus que sont convoyeur le GUICHEN, qui devait l'accompagner, ne s'est pas présenté au départ. Il demande à son second, l'Enseigne de Vaisseau LE COURTOIS DU MANOIR, de s'assurer que tous les passagers ont bien reçu leur ceinture de sauvetage et l'ont revêtue. Ce n'était pas le cas et de nouveaux ordres sont donnés en ce sens, chacun devant garder son équipement de secours jour et nuit jusqu'à destination.

Le 4 octobre, à 14H15, le Guichen appelle le Gallia pour l'informer qu'un sous-marin allemand a été détecté sur sa route, 15 miles en avant. Le Gallia croise alors le passage de SAN PIETRO, au sud de la Sardaigne.

Le commandant fait renforcer les vigies car le temps très clair est propice au torpillage.

A 17h44, une torpille est signalée par tribord, mais elle n'est qu'à quelques mètres du navire, rendant inutile toute tentative de manœuvre d'évitement.  
L'impact se produit au niveau de la soute arrière, générant une violente explosion.  
Un mat arraché tombe sur les antennes de TSF, empêchant l'envoi d'un SOS.  
L'ordre d'évacuation est immédiatement donné et les radeaux sont mis à la mer.

Dans son rapport, le commandant en second, rescapé du drame, dit avoir "alors admiré le sang-froid de ces hommes qui, sans un cri, sans un murmure, se sont placés comme (il) leur disait".

Malheureusement, les portes étanches ne résistent pas longtemps à la forte pression de l'eau et cèdent, entraînant alors un vent de panique à bord.

L'eau s'engouffre, l'avant du bâtiment se redresse de plus en plus, suivant le mouvement de l'arrière qui s'enfonce de plus en plus. Le bateau est bientôt quasiment à la verticale. Les hommes se jettent à la mer

Dans un dernier adieu, le Commandant actionne la sirène du Gallia qui accompagne de son cri lugubre le navire qui s'enfonce inexorablement.

En à peine un quart d'heure, ce superbe bâtiment de 182 mètres de long, d'une jauge de 15.000 tonnes a disparu en mer, sous les yeux du commandant du sous-marin allemand qui vient de le torpiller, et qui ne fera rien pour venir en aide aux naufragés.

Le Châteaurenault, croiseur français qui est dans le secteur, parvient à recueillir environ 600 naufragés. Certains d'entre eux auront dérivé près de 2 jours avant d'être secourus.  
Au final, on dénombre 1.338 disparus, dont Jean FLORENT.

Pour sa famille, l'angoisse et l'attente ne seront levées que le 18 octobre 1916, lorsque le bureau de comptabilité générale de Bourg en Bresse informe M. SIGNORET, Maire de Sermoise, que Jean FLORENT "n'est pas signalé comme ayant été ramené à terre".

Le 12 février 1917, une nouvelle lettre adressée au Maire évoque la disparition du soldat Jean FLORENT, "préssumé décédé".

Le 10 septembre 1917, le Maire s'adresse aux autorités militaires pour savoir si "la femme d'un militaire porté disparu dans l'affaire du Gallia" pouvait constituer un dossier de pension, sachant qu'elle touchait déjà le secours immédiat.

La réponse positive parvient au Maire le 14 novembre 1917.

Le décès est officiellement constaté par un courrier du 8 janvier 1918, dans lequel il est fait état d'un jugement collectif de déclaration de décès du 2 juillet 1917 par le Tribunal Civil de Toulon, transcrit sur les registres d'état civil le 31 octobre 1917, avec la mention "Mort pour la France".

Le 12 mars 1919, le Préfet de la Nièvre adresse au Maire de Sermoise un diplôme "des Morts pour la Patrie", à remettre à la famille de Jean FLORENT, qui fut l'une des nombreuses victimes d'une des plus grandes catastrophes maritimes de la Première Guerre Mondiale.

## Maurice STENAC – 14 juillet 1917

Maurice STENAC est natif de Nevers, le 24 février 1897. Il est le fils des instituteurs de Sermoise.

Il est affecté au 32<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie où il sert avec le grade de Caporal.

Le journal de marche et des opérations du régiment indique à la date du 14 juillet 1917 une journée « très calme ». Puis, subitement, à 22h00, l'ennemi déclenche un tir de barrage très violent sur tout le secteur, accompagné de lancer de torpilles. L'ennemi a profité de cette diversion pour tenter un coup de main sur le poste d'écoute du boyau de Craonne. Cette attaque a été repoussée avec succès.

Au cours de cette attaque, 2 hommes sont tués, dont Maurice STENAC.

Un premier hommage lui est rendu par son grand-oncle, M. GILHODES, qui lui dédie un poème :

*« A un héros décoré de la Médaille Militaire, de la Croix de Guerre, Mort pour la France,  
14 juillet 1917*

*Admirable soldat, unique espoir des tiens  
A la vie arraché par de puissants liens  
Fantassin de vingt ans, loyal, dispos et frais  
Bel enfant de Nevers que beaucoup du aimais  
A ton poste avancé  
Du Droit le défenseur  
Caporal merveilleux par ta grande valeur  
Debout tu es frappé ! Les obus faisant rage  
Et calme, meurs, héros d'un sublime courage. »*

Un second hommage est prononcé par le maire de Sermoise, à l'ouverture du conseil municipal. Ce dernier allie dans son intervention Henri Douilly et Maurice Stenac, ayant été informé simultanément de leur décès.

*Mes chers collègues,*

*Notre commune continue de payer un large tribut à la guerre sans merci déchaînée par l'impérialisme boche.*

*Aujourd'hui, nous avons enregistré la mort de deux jeunes gens qui donnaient à leurs parents toutes les satisfactions et dont l'avenir promettait, chacun dans leur sphère, les plus légitimes espérances.*

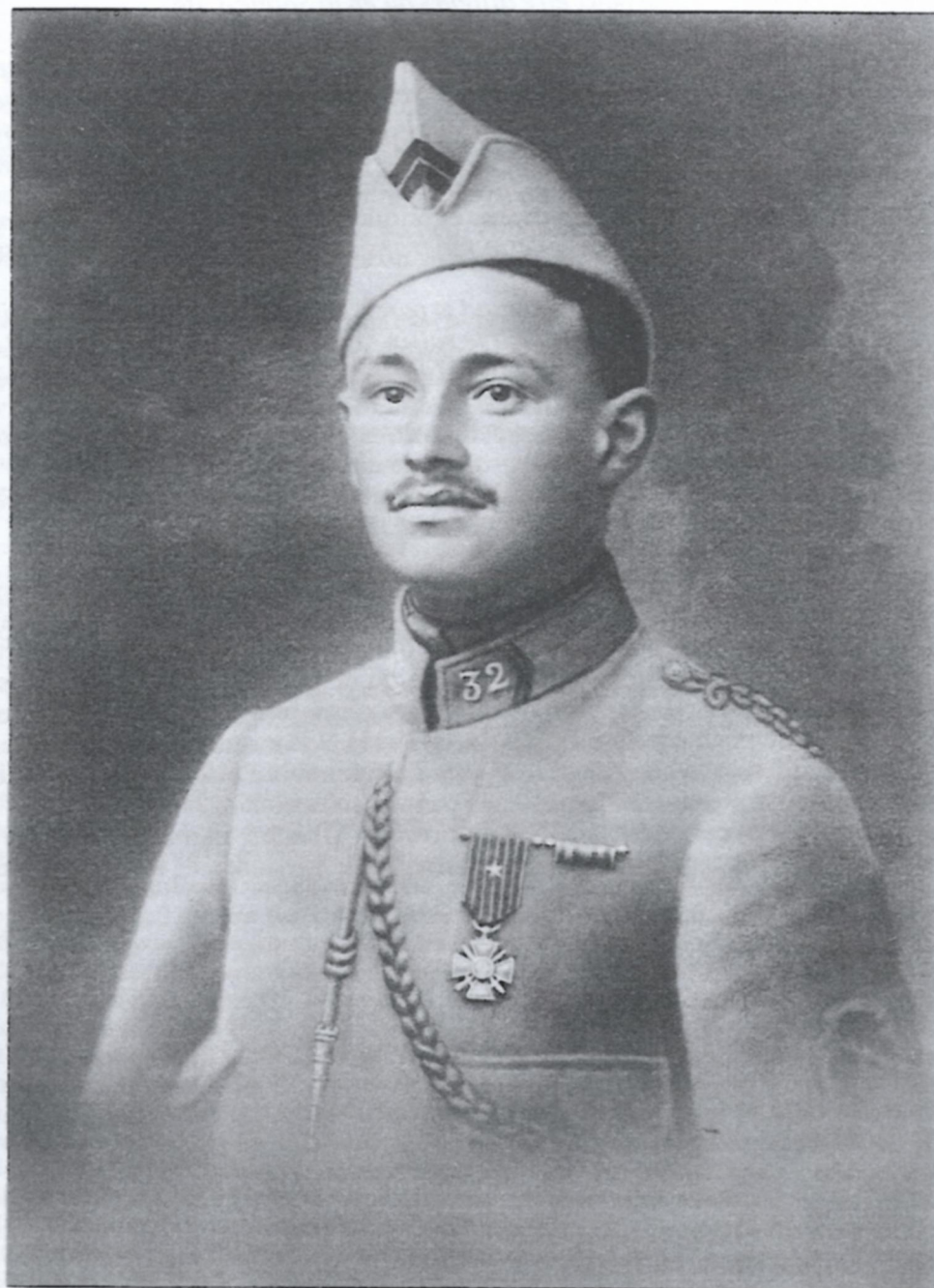
*Je veux parler des jeunes Douilly et Stenac. Douilly Henri, classe 1923, était brigadier au 118<sup>ème</sup> Régiment d'artillerie lourde. Sur le front depuis le début de la guerre, il avait fait bravement son devoir et avait mérité, comme agent de liaison, une citation à l'ordre de la brigade, pour avoir ravitaillé sa batterie dans des circonstances particulièrement pénibles et périlleuses. Il fut tué le 10 mai dernier, au plateau de Moronvilliers dans la Marne.*

*Quant au jeune Stenac Maurice, il trouva la mort devant Craonne, le 14 juillet 1917, sur ce fameux plateau le Californie où des combats acharnés furent livrés le mois dernier.*

*« Alerte et vigoureux, dit son ancien commandant de compagnie, c'était un très beau type de Soldat Français, ajoute-t-il parfaitement digne de devenir officier ». Aussi bien, je me bornerai à vous lire un passage de la lettre que l'ami intime du jeune soldat vient d'adresser aux malheureux parents.*

« Quelques jours de combat avaient suffi pour prouver à ses chefs que le caporal Stenac était un brave, il avait été proposé pour une citation au corps d'armée. Cette récompense, que mon pauvre ami aurait été si heureux de recevoir, ce n'est plus qu'à nous maintenant qu'elle pourra être remise comme témoignage des nobles qualités qui l'animaient et en dernier souvenir de lui. » Mais, dans cette affreuse mêlée, et par une fatalité inconcevable, il fallut que la mort implacable vienne trop tôt faucher cette existence si pleine de promesses et jeter le deuil dans une famille estimée de tous ici.

La municipalité de Sermoise, interprète de ses habitants, prenant grande part à la douleur de Monsieur et Madame Stenac, leur adresse l'hommage de sa sympathie émue.



Le caporal Maurice Sténac

## **Louis MARCHE – 23 octobre 1917**

Louis MARCHE est né le 20 juin 1883 à Nevers. Il est affecté en qualité de 2ème classe au 283ème Régiment d'Infanterie.

Celui-ci est sur le Chemin des Dames, le 21 octobre 1917, attendant l'ordre d'attaque. Le colonel informe ses hommes que le jour de l'offensive, fixé initialement au 22 octobre, est reporté de 24 heures. Ce délai est mis à profit pour détruire des ouvrages ennemis sur d'autres parties du terrain visé. La nuit du 21 au 22 octobre est perturbée par les tirs de barrage de l'ennemi qui mitraille les patrouilles de reconnaissance.

A 2h15 du matin, le petit poste mixte, composé de Chasseurs et de soldats du 283ème est surpris par une patrouille allemande, non détectée car confondue par les guetteurs avec une patrouille française dont la présence avait été signalée. Les assaillis se replient en combattant, laissant sur place un des leurs, embourbé dans un trou d'obus, et certainement fait prisonnier.

A 4h40, un projectile ennemi incendie un dépôt d'artifices situé dans la tranchée de départ. Les artilleries allemandes et françaises se livrent un duel violent durant toute la journée.

Vers 22h00, un message allemand est intercepté. Il fait état d'un bombardement intensif des tranchées françaises entre 23h00 et 24h00, prévoyant le tir de 200 coups par pièce. Les français prennent les dispositions nécessaires pour se mettre à l'abri et protéger leurs installations.

Le 23 octobre, à 0h20, le colonel est informé que l'heure H de l'attaque est fixée ce jour, à 5h15. Les bataillons, immédiatement informés par plus secrets, se transportent dans les parallèles de départ. Leur progression est rendue très difficile par les bouleversements causés au terrain par les bombardements et par la pluie, qui a détrempé le sol. L'ennemi effectue des tirs d'anéantissement très violents sur les premières lignes françaises. Le régiment subit des pertes sensibles.

Malgré l'affaiblissement des forces, les troupes montent à l'assaut à l'heure dite. Aussitôt, le ciel s'embrase de fusées vertes, illuminant le champ de tir pour les mitrailleuses. Après divers combats, parfois vifs, les positions sont promptement remportées par les assaillants. Les allemands qui ne sont pas faits prisonniers s'enfuient, poursuivis par les soldats français, emmenant ceux-ci au-delà des objectifs fixés. Les rudes combats se sont poursuivis. Durement éprouvé, le régiment n'a pas les moyens de pousser son avantage et d'atteindre les deuxièmes objectifs fixés. Dès 9h00, l'ennemi lance une contre-attaque, annihilée par les français.

Le reste de la journée est consacré à aménager les positions conquises, durant les accalmies séparant les bombardements allemands.

Dans cette journée du 23 octobre, on compte parmi les officiers 7 tués, 12 blessés et 3 disparus. Chez les sous-officiers, caporaux et soldats, le bilan est lourd : 104 tués, 351 blessés, 82 disparus et 6 évacués.

Louis MARCHE fait partie des tués de cette journée du 23 octobre 1917.

L'avis de décès retrouvé dans les archives municipales indique qu'il a été tué au combat du Chemin des Dames, Bataille de l'Aisne (secteur La Royère).

# 1918

## **Auguste GILBERT – 11 juillet 1918**

Né le 27 octobre 1884, Auguste GILBERT a 30 ans quand la guerre survient. Il est boucher et habite Sermoise avec son épouse, Françoise LALLIER.

Il est affecté au 289<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie.

Le journal de marche et des opérations fait état de bombardements et combats intenses au début du mois de juillet 1918.

Auguste GILBERT est tué à l'ennemi le 11 juillet 1918, à MOULINS/TOUVENT dans l'Oise.

## **François MONCEL – 26 septembre 1918**

François MONCEL est né dans le Rhône, à Villefranche, le 27 janvier 1879.

Il demeurait à Plagny avec son épouse, Marie Augustine LAVAL.

Affecté au 305<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie, l'Adjudant François MONCEL décédera des suites de ses blessures le 26 septembre 1918, à l'hôpital complémentaire n°49 à Montegrain, dans le canton de Lagny (Seine et Marne).

Son nom figure sur le monument Aux Morts de la commune, Mort pour la France durant la 1<sup>ère</sup> Guerre Mondiale.

# **DEUXIÈME GUERRE MONDIALE**

**1939 - 1945**

# 1940

## Lucien CHAUVEAU – 16 mai 1940

Lucien CHAUVEAU a vu le jour le 29 décembre 1912 à Sermoise. Il était domicilié chez ses parents, au Message, où son père Etienne était journalier.

Lui-même sera journalier. Il se mariera le 30 octobre 1937 avec Marie Madeleine Leclerc et quittera le Message pour Plagny, où il reçoit son ordre de mobilisation. Il rejoint le 13<sup>ème</sup> régiment d'infanterie avec lequel il rallie le Nord, où il trouvera la mort le 16 mai 1940, à La Groise.

Son acte de décès a été dressé le 19 mars 1942 et transcrit sur les registres communaux le 25 mars 1942.

Lucien CHAUVEAU est inhumé au carré militaire du cimetière d'Imphy (58).



# 1944

## Louis GUILLOT – 28 mai 1944

Louis GUILLOT est né à Moulins-Engilbert (Nièvre) le 27 août 1915.

Il est affecté au 105ème régiment d'artillerie.

Il trouve la mort le 28 mai 1944 à Espenhaim en Allemagne, lors d'un bombardement.

Il est reconnu Mort pour la France.

## **René BROUNESSEN – 30 juin 1944**

René BROUNESSEN était pupille de l'Assistance Publique, fils naturel de Marie BROUNESSEN. Il venait de Paris où il était né le 27 mai 1893.

Engagé volontaire en 1911, d'abord au 85<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie, puis au 29<sup>ème</sup> et enfin au 95<sup>ème</sup>, il fait partie de la 9<sup>ème</sup> compagnie de cette unité lorsqu'il est blessé en juillet 1915, au lieu-dit la Tête à Vache – Haut de Marne. Cette blessure lui vaudra l'attribution de la Médaille Militaire avec une citation.

Gardien et mécanicien dans une entreprise de transports, il s'engage dans la Résistance. Certainement dénoncé pour l'écoute de la radio anglaise, il a été arrêté par les miciliens et livré aux Allemands le 30 juin 1944. Il est condamné à mort pour activité de « franc-tireur » par le tribunal militaire de Nevers et exécuté le jour même au champ de tir de Challuy, commune où il repose.

## **Edouard DUPIRE – 25 août 1944**

Edouard DUPIRE est né le 31 janvier 1913 à Arras (Pas-de-Calais).

Il est décédé à Tilsitt (Russie) le 25 août 1944.

## **Bernard GAUTHERON – 4 décembre 1944**

Bernard GAUTHERON est né à Sermoise le 30 septembre 1923, au hameau de Plagny, de Joseph, cultivateur et de Madeleine BAUJARD.

A 20 ans, alors qu'il travaille aux établissements LIBAULT, il est réquisitionné au titre du Service du Travail Obligatoire (STO).

Envoyé à KASSEL, en Allemagne, il y succombera sous un bombardement le 4 décembre 1944.

**GUERRE  
ALGERIE – MAROC – TUNISIE**

**1954 - 1962**

# MAROC

## Emile SIMONIN – 16 juillet 1956

Emile SIMONIN est né le 25 septembre 1934 à Laverdines dans le Cher. Il était le 5<sup>ème</sup> d'une famille de 10 enfants, fils de René SIMONIN et de Céline née BERTHELOT.

En 1938, la famille s'est installée à Sermoise pour continuer l'activité de maréchal ferrant.

Emile a fréquenté l'école du bourg de Sermoise, puis l'école Saint Joseph à Nevers où il a obtenu un CAP d'ajusteur. Il a travaillé à l'ACMA à Fourchambault jusqu'à son incorporation. Il se destinait à faire carrière dans la gendarmerie motorisée. Il avait, pour cela, effectué un stage à Joinville et réussi les tests. Sportif, il pratiquait le judo.

Il a été incorporé le 20 août 1955 à Meknès au Maroc où il a fait ses classes dans l'Armée de l'Air. Il a ensuite été affecté à la base aérienne de RABBAT-SALLE.

Le 13 juillet 1956, il a subi une opération de l'appendicite. A la suite de complications, il décéda le 16 juillet 1956 à l'hôpital Marie Feuillet à RABBAT.

Son corps fut rapatrié et ses obsèques eurent lieu à Sermoise en mars 1957.

Inhumé au cimetière communal, sa tombe est revêtue de la plaque du Souvenir Français, la rendant inaliénable pour l'éternité en vertu de la loi du 29 décembre 1915.



# ALGERIE

## Charles Joseph CHANTEGRELET – 9 mai 1961

Charles Joseph CHANTEGRELET est né le 13 janvier 1939 à Marseille. Sa famille rejoint le Hameau des Tuileries sur la commune de Sermoise sur Loire, alors qu'il est encore tout jeune.

Il fréquente l'école communale et passe le certificat d'études en juin 1953. Il commence à travailler aux établissements Pousson alors qu'il n'a que 14 ans. A l'époque, cette entreprise est dirigée par M. Bargeot, Maire de Sermoise. C'est un bon ouvrier, très estimé de ses collègues et de sa hiérarchie.

A 20 ans, il est appelé sous les drapeaux pour effectuer son service militaire avec la classe 59 1/A. Pendant 4 mois, il reste en France où il fait ses classes. Il rejoint ensuite le Centre d'Instruction d'Infanterie n°4 (CII4), situé à Radolfzell, en Allemagne. Il était magasinier pour la literie, le couchage et l'habillement et était responsable du local "matériel". Il était à l'époque qualifié par son chef direct "d'homme sérieux, très serviable, de solide corpulence mais parlant peu".

Il est ensuite envoyé en Algérie, au 81<sup>ème</sup> régiment d'Infanterie Alpine. Il est affecté dans la section commandée par l'Adjudant Laporte. Son commando participe sans cesse à de nombreuses opérations. Il parcourait avec ses camarades des dizaines de kilomètres, en file indienne, le plus souvent de nuit, dans le froid vif de l'hiver ou assommé de chaleur l'été. Du fait de sa carrure, Charles CHANTEGRELET était le tireur FM attitré de sa section. Il portait sans cesse sa AA52, arme de 10 kg.

Suite au putsch du 22 au 25 avril 1961, diverses unités parachutistes qui avaient suivi les généraux putschistes ont été dissoutes et leurs membres disséminés dans les régiments restés fidèles au Général de Gaulle. L'arrivée de l'un de ces soldats dans la section de Charles CHANTEGRELET et a été déterminant dans la suite des événements. Charles CHANTEGRELET étant libérable fin juin 1961, le chef de section l'a allégé en lui attribuant un simple fusil en remplacement de sa AA52".

Le 9 mai 1961, Charles CHANTEGRELET est en opération, en "silence radio", à cinq kilomètres environ au sud de Bordj Tahar. La section de l'adjudant Laporte finissait un ratissage, dans cette région boisée, du Douar Oued Boutenache, massif tourmenté au relief très difficile.

Sur le retour surgissent trois "rebelles", bras au ciel, avec leurs armes à bout de bras, en signe de reddition. Est-ce la surprise, la panique, la fatigue... ? Toujours est-il que le nouvel arrivant dans la section se jette à terre et tente de faire feu avec son pistolet mitrailleur MAT 49 qui s'enraye. Réagissant dans l'instant, l'un des trois hors-la-loi rabat son arme et tire au jugé. Tous les hommes de la section de Charles CHANTEGRELET se jettent simultanément à terre, tous sauf lui. Resté debout, il a reçu une balle dans l'artère fémorale. Il tombe à terre et perd connaissance. Un garrot est posé par l'infirmier Schlewer, appelé à l'aide. Il est décidé de lever le silence radio et d'appeler un hélicoptère

pour l'évacuer. Les camarades de Charles CHANTEGRELET forment immédiatement une civière de fortune et remontent le blessé jusqu'à la dropping zone la plus proche, où un hélicoptère pouvait atterrir. Ce dernier arrive une heure plus tard.

L'hémorragie étant stoppée, le garrot est libéré et un pansement posé avant que le blessé ne soit déposé dans l'un des coffres-civière de l'appareil.

A l'arrivée à l'antenne chirurgicale de Djijelli, le coffre-civière est ouvert et le corps de Charles CHANTEGRELET est trouvé, baignant dans son sang.

Les Honneurs Militaires lui ont été rendus quelques jours plus tard sur le terrain de football de la sous-préfecture de Taher. Au cours de cette cérémonie, il a été nommé 1<sup>ère</sup> classe, la médaille de la Valeur Militaire lui a été décernée, à titre posthume, sur son cercueil recouvert du drapeau tricolore et sa citation à l'Ordre du Régiment a été lue. Son corps est rapatrié en France en Juillet 1961, pour être inhumé au cimetière de Sermoise sur Loire.

Il est reconnu "Mort pour la France" par la décision ministérielle n°637 du 28 juillet 1961.

La plaque du Souvenir Français a été apposée sur sa tombe au cimetière de Sermoise sur Loire le 27 mars 2010, lui assurant dorénavant de reposer en ce lieu pour l'éternité.

